

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS FREE PUBLISHER
INC CO. LIMITED.

TEMPERATURE
Du 20 avril 1906
Bureau de M. L. CLAUDEL, Opticien
No 131 rue Ourseville.

SOMMAIRE.
L'ABEILLE DE DEMAIN.
Les habits neufs de l'Empereur.
Les manies des grands hommes.
La Bonté.
La Gerbe de Buis.
L'Esprit d'Alphonse Karr.
Le Roman du Colonel.
La Violente, poème.
Les Vautours de Paris, feuilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiflon.
L'actualité, etc., etc.

San Francisco.

La grande ville qui s'élevait si justement fière à l'extrémité occidentale des Etats-Unis, sur une presqu'île s'avancant hardiment entre le vaste Pacifique et une des plus belles baies du monde, la reine dont le sceptre s'étendait protecteur sur la Porte d'Or par laquelle s'élançaient d'innombrables vaisseaux vers cet Extrême-Orient qui s'ouvre à la civilisation moderne, n'est plus. Un tremblement de terre a renversé ses palais, ses entrepôts, ses maisons, et ce que l'effroyable secousse avait laissé debout a été anéanti par le feu. Les victimes sont nombreuses, probablement plus nombreuses qu'on n'ose le penser, de colossales richesses sont perdues à jamais, et par centaines de mille des hommes, des femmes et des enfants se sentent entrer dans leur chair les griffes de la hideuse famine qui peut porter au plus terribles crimes, si elle n'est pas conjurée. Et comme pour ajouter à l'horreur de la catastrophe, le redoutable phénomène s'est étendu à la côte entière de la riche Californie, y semant la mort, la dévastation, les ruines. C'est un spectacle éminemment fait pour abattre les plus forts, faire perdre la confiance en soi-même, anéantir toute énergie et détruire tout courage. Mais il n'en est fort heureusement pas ainsi. Il s'est trouvé sur les lieux mêmes du sinistre des hommes d'une trempe supérieure, de véritables héros, qui ont osé entamer une lutte quand la terre tremblait encore sous leurs pieds, quand les incendies éclataient sur tous les points, jetaient des milliers de sinistres sur la ville démolie, quand retentissaient de toutes parts les cris et les lamentations d'une population affoiee par l'effrayante calamité. Ils ont réussi à rétablir l'ordre dans la plus effroyable des confusions, à secourir et à protéger ceux qui souffraient, et c'est

grâce à leurs efforts incomparables que les secours du dehors arrivèrent à temps pour prévenir d'horribles scènes. Ces secours ne manquèrent pas. Déjà le gouvernement a ordonné le transfert de dix millions de dollars aux banques de San Francisco pour subvenir aux premiers besoins. Le Congrès a voté \$1,000,000 et votera autant d'argent nécessaire. Dans toutes les villes des Etats-Unis des comités organisés à la première nouvelle de la catastrophe, des corps commerciaux, des associations ont ouvert des listes de souscriptions qui se couvrent rapidement, et avant longtemps les besoins matériels des sinistrés seront assurés. C'est un exemple de solidarité qui reconforte dans l'affreux malheur qui frappe une partie de la population. Quant à l'avenir de San Francisco il est assuré. L'exemple de Boston, de Chicago et d'autres villes américaines réduites en cendres est là pour l'attester. La catastrophe qui vient de l'anéantir n'aura fait qu'arrêter momentanément son essor. Dans quelques années elle se dressera aussi fière et plus belle à la Porte d'Or.

Le livre d'honneur DE L'année terrible.

Paris, 11 avril. Sous la direction de la Section historique de l'état-major de l'armée, l'éminent archiviste du ministère de la guerre, M. Martinié, vient de terminer l'ouvrage considérable à laquelle, depuis plusieurs années, il s'était donné tout entier : le relevé nominatif de tous les officiers tués ou blessés pendant la guerre contre l'Allemagne, de juillet 1870 à février 1871. C'est là un véritable travail de bénédictin ; pour le mener à bonne fin, M. Martinié a dû compiler les multiples documents que possèdent, sur cette période, les archives de la guerre : les historiques des corps de troupes, les journaux de marche, les dossiers des officiers et jusqu'aux feuilles de journées de l'époque. C'est l'histoire complète de la guerre, l'histoire sans récit et sans commentaire, où les chiffres, comme on le va voir, parlent seuls, et avec quelle sombre éloquence ! La guerre de 1870-71 nous a coûté 2,359 officiers tués ou morts de leurs blessures, et 5,424 officiers blessés, soit l'éffrayant total de 7,783 officiers hors de combat. Sur ce total, l'armée de l'Rhin entre pour 891 officiers, dont 314 tués ; l'armée de Metz, pour 1,974 officiers dont 584 tués ; l'armée de Châlons, pour 1,084 officiers, dont 347 tués ; les armées de la défense de Paris, pour 1,154 officiers, dont 390 tués ; les armées de la Loire et de la Normandie, pour 1,524 officiers, dont 420 tués ; les armées des Vosges et de l'Est, pour 505 officiers, dont 144 tués ; l'armée du Nord, pour 359 officiers, dont 86 tués ; enfin la défense des places, pour 313 officiers, dont 74 tués. Une première remarque à faire, ne serait-ce que pour répondre à certaines attaques des ennemis de l'armée : l'état-major général, en 1870-71, n'a ménagé ni ses peines ni son sang. Pres de sept généraux ont été tués ou

blessés au cours de la guerre, exactement 26 tués et 70 blessés ; dans ce chiffre, la seule bataille de Sedan entre pour 27 généraux dont 5 tués. La place nous manque pour citer tous ces braves et rappeler leur héroïsme ; et, pourtant, ce serait l'honneur propre pour redire comment Abel Douay est mort à Wissembourg et Raoul à Froeschwiller, Decaen à Borny et Marguerite à Sedan, Legrand à Rezonville et Renault à Champigny. Des 76 généraux blessés, deux seuls survivent : le général de division en retraite Chagrin de Saint-Hilaire, qui porte allègrement aujourd'hui ses quatre-vingt-cinq ans et qui fut atteint d'un éclat d'obus à Sedan au moment où il menait sa brigade au combat, et le général Dufaure du Bessol, l'ancien commandant du 19e corps d'armée, blessé à la bataille de Saint-Quentin.

Le 3e tirailleurs algériens fut le régiment d'infanterie qui subit les pertes les plus fortes. A la bataille de Froeschwiller, il n'eut pas moins de 15 officiers tués et 34 blessés, un total de 49 officiers hors de combat ; le colonel du régiment, l'admirable Suzzoni, fut tué en menant ses soldats à la charge, et le lieutenant-colonel Coloulet fut blessé. Le soir du 6 août, il restait à peine une quinzaine d'officiers et quelques centaines d'hommes. C'est, du reste, à Froeschwiller que notre armée a été le plus éprouvée. A eux seuls, les trois régiments de zouaves perdirent 101 officiers, dont 44 tués ; dans ce total, le 2e zouaves entre pour 18 tués et 21 blessés. A la même bataille, trois régiments de troupes ont en 103 officiers hors de combat, dont 35 tués : 27 pour le 1er régiment, 49 pour le 2e et 27 pour le 3e. Zouaves et troupes eurent 1 colonel et 2 lieutenants-colonels tués, 1 colonel et 4 lieutenants-colonels blessés. Les autres régiments d'infanterie qui combattirent à Froeschwiller ne furent pas plus épargnés ; le 47e de ligne eut 32 officiers hors de combat, le 3e 31, le 36e et le 48e chacun 28.

Les batailles livrées par l'armée de Metz ont été très meurtrières, mais aucun des régiments qui y ont pris part ne subit des pertes égales à celles des régiments de Froeschwiller. Deux régiments seulement eurent plus de 30 officiers hors de combat, le 40e de ligne, qui perdit 33 officiers à Forbach, et le 43e, qui en eut 31 hors de combat à Rezonville. A l'armée de Châlons, les chiffres se relèvent. La bataille de Sedan coûta au 89e de ligne 36 officiers tués ou blessés et, au 53e, 32 officiers. Le même jour, le 1er régiment d'infanterie de marine a 10 officiers tués et 29 blessés, dont le colonel Brière de Lisle, et le 4e de l'armée 12 tués et 13 blessés. Les régiments de cavalerie qui ont été les plus éprouvés sont le 2e hussards et le 5e cuirassiers. Le premier, le jour de la bataille de Rezonville, a pris part aux fameuses charges du plateau d'Avron, le plus grand choc de cavalerie ; il y perdit 2 officiers tués et 17 blessés. Le second, en se dévouant à Beaumont pour sauver ce qui restait de malheureux 5e corps, a eu également 19 officiers hors de combat ; parmi les quatre officiers tués se trouvent l'héroïque chef du régiment, le colonel de Contenson, et le lieutenant-colonel Assaut. Le 9e cuirassiers, à la charge légendaire de Morsbronn, eut trois officiers tués, parmi lesquels le lieutenant-colonel Ar-

chambault de Beaune, et 13 blessés ; le 3e chasseur d'Afrique, qui commandait le général de Galliffet, perdit, dans les charges de la division de Marguerite, à Sedan, 8 officiers tués, dont le lieutenant-colonel de Linières, et 6 blessés. A Paris, il n'y avait, on le sait, que deux régiments d'ancienne formation, le 35e et le 42e de ligne. Les pertes du premier furent très sensibles, mais elles ne dépassèrent pas la moyenne ordinaire ; par contre, le 42e fut décimé : à la seule bataille de Champigny, il eut 15 officiers tués et 22 blessés. Parmi les régiments de marche, l'un des plus éprouvés fut le 14e, devenu 114e de ligne ; à Champigny, il eut 9 officiers tués et 18 blessés. Parmi les blessés se trouvait le chef du régiment, le lieutenant-colonel Boulanger, le futur ministre de la guerre.

Signalons encore deux régiments de mobiles de la Vendée et de l'Ille-et-Vilaine, qui, à Champigny, eurent chacun 11 officiers tués et 14 blessés. Les armées de province, notamment dans le Nord et dans l'Est, ont subi des pertes beaucoup moins fortes, sauf dans quelques journées mémorables, à Loigny, par exemple, où le 27e de marche eut 22 officiers hors de combat, et le 75e provisoire-mobiles de Loir-et-Oher et de Maine-et-Loire—3 officiers tués et 24 blessés, et à Nuits, où le 1re légion des gardes nationales mobilisées du Rhône eut 23 officiers hors de combat, dont 10 tués.

Mais arrêtons-nous là. Anssi bien, les quelques chiffres que nous venons de citer suffisent pour montrer combien, en 1870-71, l'on vent apprécier toute l'éloquence de ces chiffres, on n'a qu'à se rappeler qu'à l'exception des campagnes de 1812 et de 1813, toutes les guerres du premier Empire n'infirmeront pas que des pertes en officiers inférieures à celles de 1870. Les braves de l'année terrible n'ont pas déshérité de leurs glorieux aïeux d'Ansterlitz, d'Élan, d'Eylan et de Wagram.

La seconde conférence de la Haye.

On mande de la Haye à la "Gazette de Francfort" que la Russie a remis aux puissances le programme de la deuxième conférence de la paix, projetée pour la seconde quinzaine de juillet. Les projets de la Russie sont, à ce qu'on assure, très vastes. D'après la note remise à M. Root, secrétaire d'Etat américain, par le baron de Rosen, ambassadeur de Russie à Washington, le programme de la conférence comporterait l'amélioration des dispositions de la convention pour le règlement des litiges internationaux par la cour d'arbitrage et ses commissions d'enquête ; l'adjonction de nouvelles dispositions aux lois et usages de la guerre sur terre, notamment en ce qui concerne l'ouverture des hostilités et les droits des neutres ; la codification des lois et usages de la guerre maritime, y compris les opérations spéciales telles que le bombardement des ports, l'emploi de torpilles et de mines sous-marines, l'armement en guerre de navires marchands, le traitement de la propriété privée des belligérants en mer, la fixation des délais accordés aux navires de commerce pour quitter les ports neutres ou hostiles après

l'ouverture des hostilités, la détermination des droits et devoirs des neutres en mer et la destruction des navires marchands saisis comme de bonne prise. Le programme russe propose aussi d'appliquer à la guerre maritime les principes de la convention de Genève de 1864.

LE CROISEUR "ERNEST-RENAN"

Le plus grand croiseur cuirassé français qui ait encore été construit a été lancé le 9 de ce mois aux chantiers de Penhoët, à Saint-Nazaire, l'"Ernest Renan" est l'un des cinq croiseurs cuirassés faisant partie du programme de constructions navales voté en 1900 sous le ministère de M. de Lanesseau. En même temps que ces cinq croiseurs, ce programme avait prévu la mise en chantier de six cuirassés de grand tonnage. Tous ces navires devaient, par une décision formelle du Parlement, être achevés le 31 décembre 1905, car on estimait qu'en cinq ans il était parfaitement possible de construire et d'achever ce lot de onze bâtiments de combat. Le 31 décembre 1905 survint sans qu'un seul de ces bâtiments fût achevé. Et voici, en effet, que l'"Ernest Renan" est seulement mis à l'eau en avril 1906, ce qui permet de supposer qu'il ne sera pas prêt à entrer en service avant le milieu de 1907. Ces retards, si préjudiciables à la valeur de la flotte, puisqu'ils la privent en temps voulu d'unités puissantes, sont dus à l'administration à la fois imprévoyante et incohérente de M. Camille Pelletan. Et, une fois de plus, il convient de regretter sa gestion. Ce qu'il fit à l'égard de l'"Ernest Renan" vaut d'être signalé. Tous les plans de ce navire étaient arrêtés, le navire était sur le point d'être commencé, l'état même en un certain sens, lorsque M. Camille Pelletan qu'il fallait porter la vitesse de 22 à 23 nœuds. Pour atteindre ce résultat, il fallut remanier tous les plans, supprimer 4 canons de 164mm, augmenter le déplacement de 1,094 tonnes (soit 13,644 au lieu de 12,550) et accroître la force de l'appareil moteur de 8,500 chevaux (soit 36,000 au lieu de 27,500). En conséquence, le prix de revient du bateau primitif qui était de 29 millions de francs, fut augmenté de 3 millions et devint 32 millions de francs. Il est vrai qu'on aura un bâtiment un peu plus rapide, mais comme on a dû enlever 4 canons de 164mm, sur 16 qu'il avait à l'origine, on est en droit de se demander s'il a été bien habile de sacrifier—pour un minime gain de vitesse—une notable portion de la puissance offensive. Les gens compétents affirment que non. Et ils regrettent aussi que la simple fantaisie d'un ministre ait fait dépenser 3 millions de plus sur un bâtiment, tout en reculant de dix-huit mois environ sa mise en service. On l'a dit et redit—et M. Camille Pelletan, quand il n'était pas ministre, ne s'en est pas privé—qu'il devrait être interdit de remanier les plans des navires dont la construction a été ordonnée. Après maints exemples, l'"Ernest Renan" apporte une nouvelle démonstration de ces incongruïtés qui résultent de cette pratique.

Il y a Un Biscuit Soda et Seulement Un. Vous ne connaîtrez ce Biscuit Soda que quand vous aurez connu Uneda Biscuit. Gouter le Uneda Biscuit c'est l'aimer. Vous n'oubliez jamais ce premier goût, et vous le renouvez à chaque fois que vous mangez Uneda Biscuit. Dans un paquet à l'épreuve de l'humidité et de la poussière. NATIONAL BISCUIT COMPANY.

ORPHEUM. La salle est bondée à chaque représentation de l'Orpheum. Le spectacle qui y est offert est d'autant plus intéressant et attrayant qu'on ne saurait mieux trouver pour passer quelques heures agréables. C'est un des plus complets et des plus divertissants de la saison, et le public néo-orléansais se rappellera longtemps les tours extraordinaires du grand prestidigitateur Herrmann, les comédies, les chants, les danses, etc., qui le composent.

DERNIERE HEURE. Oakland, 20 avril.—L'incendie a été définitivement éteint dans les parages de l'avenue Vanness. Le quartier limité par les avenues Broadway et Vanness et la rue Octavia est complètement hors de danger, c'est donc à peu près le quart de la ville de San Francisco qui a échappé aux ravages de l'incendie.

SUB LE SANTA-FE. Le trafic de la côte du Pacifique sur le chemin de fer de Santa Fé n'est pas interrompu. M. Landry, agent de cette compagnie à la Nouvelle-Orléans, a reçu hier un avis à cet effet. Les trains de voyageurs s'approchent autant que possible de San Francisco, mais ne peuvent y pénétrer, les autorités ayant interdit l'entrée de la malheureuse ville.

NOT POUR RIRE. Petit questionnaire social. —Qu'appellez-vous un sage ? —Celui qui ne saurait se passer du monde. —Qu'appellez-vous un fou ? —Celui qui croit que le monde ne saurait se passer de lui.

Jour de prière. San Francisco, 20 avril.—Un Message demandant que les Eglises de toutes dénominations aux Etats-Unis désignent Dimanche prochain comme jour de prière spécial pour les victimes du tremblement de terre à San Francisco et dans d'autres parties de la côte du Pacifique a été lancé hier par le comité exécutif de la Fédération Nationale des Eglises.

Rapports exagérés. Washington, 20 avril.—Le Département de la Marine a reçu aujourd'hui un télégramme du contre-amiral McCalla, qui commande le chantier de marine à

\$259 Achèteront un BON PIANO NEUF PIANOS AU MAGASIN DE MUSIQUE DE GRUBB & SONS LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS MENSUELS. Paiements de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt ; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

SANG MAUDIT PAR ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

discret qui embaume toute sa vie. Il semblait se s'être pas douté jusqu'alors de la grâce fière de ses cousines, de leur beauté rare, dont la découverte l'enchantait. Le cadre douillet, oaté, d'attentions de toutes les secondes, qu'elles faisaient à sa chère maman, à son père si cruellement meurtri, leurs soins experts, leurs sourires délicieux, leurs causeries murmurées à demi-voix sous l'abat-jour de dentelles, ouvrage leurs mains patientes, sans cesse occupées à de menus travaux, tout cela emplissait l'âme de Richard d'une reconnaissance infinie, d'une affection sans borne. Mais... était-ce que de l'affection ? Est-on si ému quand on approche de la demeure paternelle, que l'était généralement le jeune homme au moment d'appuyer sur le timbre de la porte d'entrée ? Pourquoi une sourde inquiétude le travaillait-elle, même à son insu ; pourquoi son cœur battait-il si fort en pressant les doigts fanés de l'une de ses cousines, celle que l'oncle Renaud nommait plaisamment : la romanesque Marie-Thérèse ? Pourquoi son image de blonde adorable ne cessait-elle de le hanter ? Pourquoi, bien que protestant, la comparait-il mentalement à la chaste Madone, à la Vierge aux

yeux de pervenche ? Pourquoi se sentait-il pris du désir fou de s'agenouiller devant elle et de baisser dévotement le bas de sa robe ?... Il ne savait pas, il ne se rendait pas compte ; l'amour, doucement, l'enveloppait de son charme avant de se révéler. Depuis sa triste aventure avec la comtesse de Rochester, Richard se sentait comme souillé par le contact de cette femme ; il s'était interdit de songer à l'amour, tant que la souillure ne serait point effacée par le temps et par le travail qui régénère. Elevé dans des principes d'ansérité excessive, il se jugeait grandement coupable ; il voulait expier cette faute avant d'oser offrir son cœur à celle qui deviendrait sa compagne. Jamais il n'eût songé, le pauvre Richard, à la chercher dans sa propre famille, cette compagne ! Ses cousines... Il vivait depuis si longtemps à leurs côtés, qu'elles étaient, pensait le fils d'Henriette, comme une partie de lui-même. Aussi, sa surprise, était-elle grande de constater l'intérêt immense que lui inspirait depuis peu Marie-Thérèse. Ses gestes, ses actes, ses moindres phrases, il se les rappelait avec acuité, de même que la nuance d'une robe portée par la jeune fille, la forme d'un chapeau, le nœud d'un ruban enla-

çant sa taille flexible. La bonne Denise, brune et pâle, si belle en ses robes flottantes, si belle d'une si majestueuse beauté, certes, ou, il le chérissait comme une tendre sœur. Il lui vouait une gratitude infinie de ses soins envers la pauvre malade, il s'entrait, comme tous ceux qui entouraient l'infinie, le charme rare de son sourire paisible, de ses regards veloutés et profonds. Mais... mais ce n'était pas la même chose que pour Marie-Thérèse. Non, le sentiment que lui inspirait Denise ne pouvait se comparer à l'étrange affection, fébrile, inquiète, passionnée, qui, vers la cadette si blonde, si rêveuse, montait en offrande de son âme tourmentée. C'est même pour cela que, ce soir, le fils d'Henriette se sentait nerveux étrangement ; c'est pour cela qu'il se hâtait d'achever sa besogne quotidienne afin de courir à la gare Saint-Lazare, de manière à pouvoir prendre le train de six heures vingt cinq qui le conduisait à sept heures précises en gare de Versailles. Il se souvenait à présent que Marie-Thérèse avait, depuis son retour, une attitude bizarre, qu'elle paraissait poursuivre sans cesse une inaccessible chimère. Quand on l'interrogeait, alors qu'elle était perdue dans sa sanglante rêverie, Marie-Thérèse

devenait pourpre ; elle tressaillait, répondait par phrases brèves entrecoupées... puis disparaissait brusquement. Qu'avait-elle donc ? Quel souci mystérieux ornessait son sillon entre les fins sourcils de cette créature à l'aurore de six sept ans ? Quelle cause secrète amenait souvent, trop souvent, des larmes au bord de ses grands yeux limpides ? Que signifiait son accent brusque, haché, quand il lui fallait répondre aux questions que lui posait affectueusement Richard ? —Elle a l'air de m'en vouloir, sougeait le jeune homme ; elle paraît irritée contre moi, et pourtant je ne lui ai rien fait, je ne me souviens pas l'avoir blessée en quelque circonstance que ce soit. Il me paraît impossible qu'elle me tienne rigueur de... la sottise aventure qui m'éloigna plusieurs mois de la maison... Mes parents m'ont abusés... alors ? Puis Marie-Thérèse est si jeune... je suppose bien qu'elle ignore la vérité. Si elle la sait en tous cas, elle ne peut entièrement la comprendre... elle est trop pure pour cela. Et puis aussi que vais-je chercher ? C'est absurde ! L'amour... évidente de ma cousine envers moi provient d'une source autrement sérieuse... Je dois l'avoir froissée sans m'en rendre compte. Ah ! j'en éprouve beaucoup de

peine ! Elle est si gentille, si douce, si affectueuse envers les miens... envers moi-même à de certaines heures. Ce qui fait qu'à la réflexion je me prends à donner qu'elle m'en veuille réellement. Et, tandis que la plume grinçait bête aux doigts du jeune homme, tandis qu'il multipliait les signatures, l'image de Marie-Thérèse passait devant lui. Elle flottait, vaporeuse, imprécise, au-dessus du bureau d'acajou ; ses longs cheveux dorés s'enveloppaient d'un vêtement de soie blonde, ses paupières bleuâtres, à demi baissées projetaient une ombre délicate sur ses joues, sa bouche rose se cristallisait légèrement en une moue d'adorable mélancolie. Tout à coup Richard sursauta, et, comme inconsolent, jeta à travers le silence de la vaste pièce cette exclamation : —J'ai trouvé ! Ma cousine souffre d'un chagrin profond... et ce chagrin... c'est l'amour qui le lui donne ! Il s'effraya lui-même d'avoir parlé tout haut, il s'effraya en partie du mot, qu'il venait de prononcer. —L'amour ? Marie-Thérèse ? Se peut-il que cette enfant plus blanche d'âme que la plus blanche des lis, connaisse l'amour et ses tourments ? A son âge ? Pourquoi pas ? Son âge, c'est de temps, l'instant divin où le cœur

s'éveille... Les symptômes observés sont ceux qui décèlent, à n'en pas douter, la peine adorable qu'inflige Eros à ses victimes. Oui, oui, je n'ai point à chercher davantage ; elle aime... elle est éprise de quelqu'un, ma petite cousine... Mais de qui ? Laissez-là le courrier tabloïdement parcouru et signé au milieu du chaos de ses pensées, le fils d'Henriette se prit à chercher quel pouvait être celui auquel elle était éprise, à l'instant où elle se souvint de Marie-Thérèse s'étant inégalement donnée. Il cherchait... et ne trouvait pas. Car il n'omettait dans sa liste d'amis de la maison Monestrange, d'habitants du salon de sa mère, il n'omettait que la seule, le pauvre et naïf Richard. Il ne pouvait admettre, surtout après les derniers événements, qu'il fût capable d'inspirer une tendresse quelconque à quiconque, et déjà cependant, son être appartenait pour la vie à cette exquise enfant blonde qui, elle, l'avait adoré depuis qu'elle existait pour ainsi dire. Sa tendresse infinie s'était simplement, inégalement transformée ; voilà tout. A force de réfléchir, Richard en vint à cette conclusion que sa cousine avait changé depuis que la famille Monestrange, installée à Versailles, vivait dans la plus stricte intimité, qu'il recevait que de rares amis assés anciens que